

ROMANE MAZARD

Accords perdus



Roman

ROMANE MAZARD

Accords perdus

© ROMANE MAZARD, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1220-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustration : Romain Strabol – Tous droits réservés

À mes filles, mes trésors

L'homme désire l'éternité
mais il ne peut avoir que son ersatz :
l'instant de l'extase.

Milan Kundera, Les Testaments trahis.

L'amour qui ne ravage pas
n'est pas l'amour.

Omar Khayyâm, Poète persan du XI^{ème} siècle.

Le pouvoir de la musique commence là
où celui des mots s'arrête.

Richard Wagner

I – RUBEN, Tokyo

Dans le taxi qui l'éloigne de l'aéroport international de *Tokyo-Haneda*, le chauffeur, depuis le rétroviseur intérieur, lui jette des coups d'œil appuyés. Ruben, assis sur la banquette arrière, petite valise à ses côtés, lui sourit. Mais le chauffeur ne se déride pas, continuant à l'observer comme s'il avait découvert un animal étrange à l'orée d'un bois. Pour autant, son visage figé, ne laisse présager, ni curiosité, ni amertume. Non, à travers un léger froncement d'yeux, le chauffeur ne fait qu'exprimer une étrangeté sourde.

« Music ? lui demande-t-il, en élargissant ses yeux.

— Please », acquiesce Ruben, d'un petit mouvement de tête, tout aussi bref que la question.

Le chauffeur, le doigt enfoncé sur le bouton du poste radio, s'arrête sur une station de musique classique. Comme c'est étrange ! Ruben semble ne pas se détacher de sa destinée. Ainsi soit-il, pense-t-il. Mais il ne crut pas si bien dire, lorsque, après une courte page de publicité, démarra le *Concerto n°2 pour piano de Chopin*, performé par *Arthur Rubinstein*. Hasard ou synchronicité ? En tout cas, Ruben ne peut échapper.

Le chauffeur reste silencieux. Ruben regarde par la vitre. Ses paupières se ferment par intermittence, mais il persiste à lutter contre l'endormissement. Hier matin, il a quitté New York sous la brume qui flottait au-dessus du détroit de *River Est*, estropiant les hauts buildings émergents, toisés par les premiers rayons de soleil. Et quatorze heures de vol plus tard, le voilà sous le ciel bleu de Tokyo. Malgré la fatigue rendant ses paupières indisciplinées, il ne veut surtout rien perdre de la ville, et s'efforce, coûte que coûte, d'écarter les yeux.

En cette fin de matinée, les trottoirs de la mégapole sont à nouveau assaillis de costards cravates empressés. Comme dans un jeu vidéo, la foule, d'un même élan – amas de robots montés sur commande automatique – avance dans un même rythme et dans une même direction. À chaque carrefour, les Tokyotes affluent, concentrés tel un troupeau de brebis, et disparaissent comme par

enchantement une fois le passage piéton traversé – laissant en l'espace de quelques misérables secondes un carrefour orphelin. Ruben s'imagine appuyer sur le bouton « replay » : rembobinant la foule dans un mouvement de marche arrière accéléré. Finalement ces carrefours sont comme ma vie, songe-t-il : un désert après une tempête, une plage abandonnée après un raz-de-marée.

« You ! », s'écrie tout à coup le chauffeur, pointant du doigt un grand écran, aussi flamboyant que ceux de Times Square. La tête de Ruben y surgit en gros plan. Le chauffeur se déride enfin, et, portant une main à son cœur, soulagé, se libère dans un rire. Il n'était pas fou, se dit-il ; il savait bien que cette tête ne lui était pas inconnue, qu'il avait déjà vu l'homme assis sur sa banquette arrière quelque part !

Il se retourne sur Ruben, médusé, l'estomac oscillant entre stupeur et fierté :

« You, pianist ! » insiste le chauffeur, agitant le menton.

« Yes, me, pianist ! », répond-il, en écho, alors que son anglais est en fait irréprochable.

Une fois la stupéfaction évanouie, Ruben s'emplit d'une grande joie et épingle au coin de ses lèvres un sourire enfantin. Quelques minutes plus tard, durant lesquelles ils restèrent silencieux, le taxi le dépose à son hôtel. Il y occupera une chambre au 14^{ème} étage. Au moment de descendre, le chauffeur lui demandera un autographe, puis le saluera humblement après avoir mis le bout de papier griffonné dans la poche de son pantalon.

Dans la chambre où plane un léger parfum de roses, Ruben défait sa valise et appelle la réception pour demander un fer et une planche à repasser. L'hôtesse lui propose les services de la buanderie. Mais, rien à faire, Ruben ne confie le repassage de son costume à personne ; jamais.

Après avoir sorti sa trousse de toilette, ses chaussures noires vernies qu'il met aussitôt sur embauchoirs, et repassé son costume, il baisse les stores et s'allonge sur le lit, prenant soin de mettre son alarme sur midi.

Dès son réveil, il file sous la douche, commande un taxi, prend son costume et ses chaussures dans un sac prévu à cet effet, et mangera un plat du jour, près du *Suntory Hall*, où il se présentera à l'accueil une demi-heure plus tard.

15h. La réceptionniste lui remet les clés de la salle de concert. Personne pour

l'accompagner. Aucun organisateur. Il les verra plus tard, un peu avant le concert. S'il a besoin de quelque chose, il sait qui contacter sur son portable ; il a reçu toutes les infos, par mail, à ce sujet.

Il entre dans la salle. Une salle immense. Une salle vide. Ce soir, elle sera pleine. Ils affichent complet. Le piano est magnifique, d'une longueur infinie. Il en fait le tour ; pas la moindre trace de doigts sur le noir laqué.

Ruben sort ses partitions, règle la banquette, et inspire un grand coup.

Il aura vite un aperçu de la bête : magnifique animal, mais pas facile à dompter ! Il lui faudra bien deux heures de répétition pour l'amener là où il veut aller, trouver le bon dosage. Sensible au toucher – à peine effleuré, les pianissimos devenaient des pianissimos forte ; et d'un équilibre parfait, la régularité de sons ne pardonnait aucune faute de toucher dans les crescendos et decrescendos. Mais Ruben s'en réjouit : il n'y a rien de pire que d'arriver dans une salle de concert où le piano n'a pas bien été accordé et harmonisé, où le rendu n'est pas à la hauteur de la virtuosité du pianiste, où l'on ne peut faire passer ce que l'on veut.

17h – Un organisateur le rejoint et lui montre sa loge. Un petit homme svelte aux cheveux courts. Il lui demande si Ruben veut prendre un encas. Mais Ruben préfère aller manger, dehors, quelque chose de léger. Il souhaite aussi marcher dans le quartier avant le concert, pour respirer un peu, évacuer toute la tension. Il aura tout de même une exigence : un thermos de café.

18h55 – Couliisses côté jardin

Debout, le visage baissé, les bras ballants, les mains moites, Ruben attend ce moment fatidique où il va, à nouveau se mettre à nu, à nouveau tout donner, comme on le lui a appris – et comme il s'y est par la suite lui-même contraint. Remettre sa carrière en jeu à chaque concert ; risquer d'anéantir, en quelques heures, des années de travail et de sacrifice ; est-ce bien humain ? De toute façon cette question n'a pas lieu d'être, la musique est toute sa vie, il n'a pas le choix. Et de quoi se plaindre ? N'est-ce pas un privilège d'être ici ? N'en a-t-il pas toujours rêvé ?

De *virtuose*, c'est comme cela que les journalistes le qualifient ; c'est ainsi que le milieu le voit ; c'est aussi ainsi que le pressentait son entourage alors qu'il n'était qu'un enfant. Mais il ne se leurre pas, il sait bien que la notoriété n'est

jamais acquise, et que le talent oblige. Et puis quelle notoriété ? Âgé de vingt-sept ans, vingt années de piano à son actif, il n'est qu'au début de sa carrière. Alors, aussi talentueux soit-il, l'angoisse a déjà pris possession de lui, projetant son cœur contre son thorax, frappant les parois de ses tempes, faisant de ses jambes des chiffes molles ; un combat perdu d'avance : artères qui palpitent, cœur qui s'emballe, il ne sera bientôt plus qu'une poupée de chiffon au cœur qui déraile. Mais qu'importe, il en est toujours ainsi : de concert en concert le trac ne le quitte pas – résigné, il attend, patiemment, que la tempête secouant son corps s'assagisse.

Il regarde l'horloge. 18h58. À quelques mètres de là, sur l'estrade, vêtu de noir laqué, son intransigeant partenaire trône d'un air défiant, sous l'égide d'un grand orgue à tuyaux. Il sait bien que cet animal impitoyable ne lui fera aucun cadeau. Alors, Ruben glisse les doigts sous son col de chemise ; ouvre le bouton qui lui serre le cou ; retourne le col sur son nœud papillon ; vérifie une dernière fois ses boutons de manchettes ; et, dans un dernier espoir, paupières closes, cherche dans la concentration l'ultime détente.

19h – La salle s'éteint et la scène s'illumine.

Inspirant et expirant profondément, Ruben quitte le petit corridor, monte les quelques marches qui le séparent de la scène. Sous la chaleur des projecteurs et des acclamations grandissantes d'un auditoire plein d'espoir, fébrile, il avance vers le grand Steinway & Sons. Alors que dans sa progression le public ne devient qu'une ombre flottante, il ne voit plus que lui : son étalon pur-sang aux dents blanches qui surgit d'une mer de brume.

Devant son acolyte, tous deux plongés dans un halo de lumière, Ruben salue le public avant de se mettre en selle. Il recule la banquette en cuir noir. S'assoit. Se relève légèrement. Rehausse la banquette. Se rassoit. Dégage le pan arrière de sa veste noire. Mordille et humidifie ses lèvres tout en frottant ses mains quelque peu moites sur son pantalon noir, puis remue ses doigts encore légèrement engourdis par l'adrénaline. Il soulève l'avant-bras ; et mesurant toute la portée du posé, laisse retomber sa main sur le clavier sans qu'aucun son n'en sorte.

Les yeux fermés, son visage se métamorphose au rythme des premières mesures chantées dans sa tête. Dernière inspiration profonde. Il soulève légèrement ses mains au-dessus du clavier. Le temps est suspendu quelques secondes.